

LA NAUFRAGÉE
DU LAC DES DENTS BLANCHES

PATRICE GAIN

LA NAUFRAGÉE
DU LAC DES DENTS BLANCHES

LE MOT ET LE RESTE
2016

Le pire de tous les états de l'âme est l'indifférence.
Félicité de Lamennais

À Charlotte et Christel



Je regardais par la vitre de la camionnette le paysage qui défilait depuis le viaduc de l'autoroute. Sa hauteur était considérable et c'est à peine si j'osais jeter un œil sur le village situé en contrebas. Des falaises grises noyées dans une forêt de sapins le bordaient de part et d'autre et fermaient l'horizon. Le ciel était couvert. L'eau de la dernière averse bruissait dans les passages de roues de la voiture et résonnait dans l'habitacle. À cela s'ajoutait le moteur qui ronronnait bruyamment depuis plusieurs heures déjà, lancinant. Mes pensées explo-raient sans retenue d'obscurs recoins. Nous roulions vers un nouvel horizon sans savoir en quoi il pourrait nous être profitable. Rouler, regarder, s'évader. Un triptyque souvent efficace mais qui peinait pourtant à se mettre en place. Mes journées, mes songes, tout avait l'humidité poisseuse de l'eau de mer. Je l'avais avalée et vomie. Elle était entrée par les pores de ma peau et circulait probablement encore dans mes veines comme un plasma de substitution qui vous maintient en vie. Sans force, sans envie, mais en vie. Les débris colorés de mon bateau dansaient dans mon esprit une valse désordonnée et

obscène devant la demi-coque qui survivait, pour quelques marées encore, perchée sur les brisants de la côte. Naufrages et naufragés vont par paires. Le nôtre avait pour lui d'avoir connu un dénouement heureux.

Les journaux avaient couvert l'événement, décuplant ainsi l'élan de compassion dont nous avons fait l'objet. Le patron de la coopérative maritime, par ailleurs premier magistrat de l'île, ne pouvait être en reste. Dans un élan de générosité propre à marquer l'esprit de ses électeurs, il nous avait proposé son chalet de montagne. Une propriété familiale appartenant à sa femme, native de ce village où il neigeait aussi couramment qu'il pleuvait chez nous. Cette bizarrerie de la vie qui avait conduit une fille des hautes vallées à épouser un îlien, avait servi de socle pour jumeler les deux villages. Ce séjour devait donc relever d'une action de relation publique, autant que d'un exil thérapeutique. Enfin c'est comme ça que les choses nous avaient été présentées lors d'une réception organisée en notre honneur, en présence du secrétaire d'État aux affaires maritimes.

Elias conduisait depuis que nous avons quitté notre île, ou plus exactement depuis Quiberon où nous avons emprunté une camionnette à notre ami Louis, mareyeur sur le port. Elle arborait sur ses flancs les signes distinctifs de la profession avec un entrelacs de poissons, de crabes et de crustacés surmontés de l'inscription « Poissonnerie du Golfe ». Elle transportait avec elle outre nos bagages, des huîtres, des tourteaux et des cartons de muscadet (cadeau du maire pour son homologue) ainsi que l'inaltérable odeur de marée qui n'était pas très éloignée de celle de notre chalutier, les effluves de gasoil en moins. Après avoir pris quelques heures de repos sur une aire d'autoroute, nous étions allés prendre un café au lever du jour. Les gens nous évitaient soigneusement et nous lançaient des regards mi-interrogeurs,

mi-dégoûtés. Sans en prendre ombrage, nous étions allés nous asseoir à une table.

Nous avons emprunté la camionnette de Louis parce qu'il n'y a pas de voiture sur notre île, à part celle du docteur. Pour autant, sa voiture n'était pas le véhicule éternellement neuf que l'on pourrait imaginer. Elle arborait de nombreuses plaies et bosses, gangrenées par le sel et rongées par la rouille. L'île n'abrite que des bateaux.

Le mien gisait depuis exactement quarante-trois jours au large de Belle-Île. Ce jour de septembre aurait dû être le dernier. C'était en apparence un jour comme un autre. Sur le quai ce matin-là, soufflait un vent du nord plutôt frais qui affolait les drisses des voiliers à quai. Elles frappaient les mâts avec vigueur et obstination, produisant cet habituel concert de percussions au son sec, métallique et métronomique. L'aube sombre grondait sous les trains de vagues qui se précipitaient contre la digue du port. Sur la ligne d'horizon, quelques taches claires annonçaient le lever du jour dans un amoncellement de nuages noirs. Les premiers chalutiers avaient déjà quitté le port et leurs feux dansaient derrière la jetée. Quelques goélands encore mal réveillés se dandinaient sur le quai. La marée s'annonçait froide et agitée. À la sortie du port, les voiliers mouillés à l'extérieur dansaient convulsivement et tiraient rageusement sur leurs amarres. Cap à l'ouest, tourner la Pointe du Tal, direction la côte ouest de Belle-Île. L'étrave frappait les vagues noires et levait des gerbes d'eau qui étincelaient dans les feux du bateau avant de retomber avec un choc sourd sur le pont. Le bateau vibrait et roulait dans une mer bien formée. À l'approche de notre première série de casiers il y avait des creux de six mètres. Elias avait accroché la bouée à fanion et embraqué l'orin sur le treuil. La pêche était bonne, sans plus : des tourteaux, des étrilles, des araignées et trois homards. Le jour s'était levé

et les abruptes falaises de Belle-Île, toutes proches, affichaient leurs roches déchiquetées coiffées de landes vertes et jaunes. Sur la deuxième filière, les vagues étaient plus formées, déferlant sur les hauts-fonds. Le sonar indiquait une profondeur de quinze mètres. Dans un vacarme assourdissant, elles se fracassaient contre les rochers en levant des gerbes d'eau blanches d'écume. J'étais concentré sur la manœuvre pour permettre à Elias de travailler en sécurité.

Il avait suffi d'un bref instant, une poussière dans le gasoil, un raté, puis deux, le temps que la poussière passe le filtre et la pompe à injection. Deux, trois minutes, peut-être moins. Une légère dérive, le bateau qui ne résiste plus aux vagues et qui se laisse entraîner sur une dizaine de mètres. Quelques mètres de trop, puis un son sourd et bref. Une secousse, une vibration sèche et raide qui irradie les talons et remonte le long de l'arête crénelée de la colonne vertébrale jusqu'à l'arrière du crâne. Une décharge électrique. Au plus creux de la houle le bateau venait de talonner sur un récif. La mèche du safran s'était voilée. Enfin quelque chose comme ça puisque la barre ne répondait plus. Le moteur tournait toujours, plutôt bien après sa quinte de toux. Manœuvrer la manette des gaz, tenter encore et encore de tourner la barre qui refusait de faire plus d'un demi-tour, croire au miracle, nier l'horreur de la réalité, et puis se résoudre à lancer un appel de détresse sur le canal 16. Un caseyeur de Belle-Île s'était dérouté vers nous. Elias n'avait manifesté aucun signe de panique. S'il criait, c'était juste pour se faire entendre dans le vacarme des flots et du vent pour me dire « tu vois, on aurait mieux fait de finir la bouteille du casse-croûte, maintenant, sûr qu'elle va être gâchée ». Je tentai de maintenir le bateau sur place avec la seule manette des gaz mais l'arbre de l'hélice avait également été endommagé. Le bateau embarquait beaucoup d'eau et menaçait de chavirer en permanence en présentant ses flancs

aux vagues. Nous avons mouillé les ancrs du bord, plus pour être dans l'action que dans l'espoir d'un quelconque salut. Nous étions dans une zone de haut-fond qui levait des lames énormes et désordonnées. Leurs crêtes déferlaient et le vent, dans un sifflement strident, en arrachait la cime. Nous étions spectateurs du drame qui se jouait et cette nouvelle situation avait radicalement changé la perception que nous avions de notre environnement. La mer était devenue un fauve auquel nous allions servir de repas. Elle écumait, salivant par avance son festin. Nous étions habitués à relever nos casiers par ce type de temps mais, sans gouvernail, nous ne pouvions plus jouer les équilibristes. Nous étions comme un funambule qui aurait perdu son balancier. La mer nous drossait vers la côte accore avec une sauvagerie que je ne lui connaissais pas. L'attente avait été longue, interminable. Nous savions que lorsque le bateau la toucherait, sous la violence des flots, il se briserait sur les rochers. Il n'y aurait alors aucun espoir de salut pour nous dans le hachoir de ces roches acérées. Inutile, dans cette situation, de mettre le canot de sauvetage à l'eau.

Le contact VHF avec le caseyeur nous raccrochait au monde. Le patron avait une voix calme qui ne laissait transparaître aucune angoisse. Après d'interminables minutes il m'annonça nous avoir à vue et de nous tenir prêts à évacuer. À peine avait-il fini sa phrase que l'eau rentra avec violence dans la cabine. Je fus projeté contre la cloison opposée, puis tout devint sombre. Il n'y avait soudain plus un bruit. Seul l'horrible gargouillis étouffé de l'air sortant du bateau avait remplacé le tumulte extérieur. Les yeux vert sombre de l'océan me faisaient face. Ma première pensée fut pour Elias, qui se tenait à l'abri sous la casquette de la cabine. Je réussis à m'extirper du piège dans lequel j'étais enfermé et la première chose que je vis en faisant surface, c'est la quille

du bateau. Malgré ma brassière, j'avais du mal à rester à flot et je cherchais désespérément de l'air et quelque chose pour m'agripper. Une corne de brume me fit tourner la tête. Je vis un bateau perché une dizaine de mètres au-dessus de moi. Je crus qu'il allait m'écraser. Il descendit à mon niveau et remonta en tortillant son étrave de droite à gauche. L'eau que je venais d'avaler me faisait tousser. Je respirai par le nez. De l'air et de l'eau, la vie, la mort, tout est dans la manière de faire. La mienne ne me laissait aucun espoir de jours meilleurs. Je tentai vainement de prendre appui sur la masse liquide pour aller chercher quelques molécules d'oxygène. Un hélicoptère de la marine s'était positionné au-dessus de nous et j'entendais l'assourdissant vacarme salvateur de ses pales. Dans la large auréole que faisait le vent levé par son rotor, je vis une bouée rouge. Elle était là. Tellement à l'aise, flottant sans effort, porteuse de salut. Tellement proche et tellement lointaine. La vie pouvait se résumer à ça. Quelques mètres pour faire la différence, toute la différence. Je me lançai dans des mouvements de bras que j'aurais voulu ordonnés et efficaces. En apnée. Ne pas respirer pour ne pas avaler d'eau. Privés d'oxygène, mes bras n'étaient plus que de lourds appendices perclus de crampes. Mes poumons étaient en feu. Il fallait que je respire. Je sentis au bout de mes doigts quelque chose de dur. La bouée était à portée de main. Je l'agrippai et en la ramenant vers moi j'inspirai une longue bouffée d'air. Je haletais pendant que l'on me tirait vers le bateau.

Le cordage me scia les mains et je frappai plusieurs fois la coque du bateau avant de basculer par-dessus le bastingage. Les gars ne perdirent pas de temps avec moi. Allongé sur le pont, je regardais le patron à la barre. Il était concentré sur la manœuvre et ne se retourna pas. Dans les mouvements désordonnés du bateau je n'arrivais pas à me relever. J'étais

anéanti. Des tremblements incontrôlés me secouaient des pieds à la tête. Je voulais voir Elias. Je ne voulais pas imaginer le pire. J'avais perdu la notion du temps. Il me semblait que cela faisait une éternité que nous avions chaviré. Le temps passait et la vie avec. Je le savais. Incapable de faire le moindre geste, mais conscient. Conscient de la douleur qu'inflige l'eau dans les poumons, conscient de la lutte pour chercher la lumière et placer la tête hors de l'eau, conscient que la mort, hideuse, venait de s'inviter. Puis il y eut des cris et je vis Elias au bout d'un câble. Lentement, il remontait vers l'hélicoptère, accroché au filin du treuil avec un plongeur. Sa tête pendait en arrière. Tout son corps inerte était voûté vers l'arrière. Ses bras pendaient dans son dos. Je n'en vis pas plus. Ce n'était plus vraiment Elias, c'était juste un corps sans vie. Le bateau fit demi-tour et fut rapidement rejoint par un navire de la SNSM. Je fus transféré à son bord puis vers Port Maria où une ambulance m'attendait. Elias venait d'arriver à l'hôpital. Il était en arrêt cardiaque. L'attente fut longue. Sous mon masque à oxygène j'étais dans une sorte de coma conscient. Je n'étais plus maître de rien. J'attendais. Puis une infirmière entra pour me dire avec un sourire prometteur que mon « collègue » avait été ramené à la vie. Le lendemain, en fin d'après-midi, j'avais été autorisé à lui rendre visite. Il était torse nu dans son lit, avec des tuyaux dans le nez et des fils branchés partout sur sa poitrine. Il m'avait souri timidement, sans doute surpris d'être encore vie après avoir entendu la mort lui parler de son avenir. Nous avons échangé de longs silences et quelques banalités, puis nous nous étions raconté notre naufrage. Il n'avait de commun que notre bateau. Il nous avait encore fallu, quelques jours plus tard, en faire le récit aux bureaux des affaires maritimes. Ce n'était que le début d'un long cycle...

Elias me tira de mes mauvais songes par un coup de coude. Il s'était arrêté sur une aire déserte.

— Tu prendrais pas ton quart patron ? Tous ces viaducs, ça finit par me coller le tournis.

— Je crois bien que je m'étais endormi. Je sors faire quelques pas et je prends la barre.

— J'espère qu'on n'est plus très loin du chalet, parce que ce voyage est bientôt aussi long qu'une campagne de pêche en Islande.

— J'ai idée qu'il reste encore une heure et demie, deux heures de route.

— Bon, ben je vais ouvrir une bouteille de muscadet en attendant que tu te dégourdisses les jambes.

— Ce n'est pas vraiment à nous qu'il est destiné, ce vin.

— On n'est pas obligé de donner tous les cartons au maire. On peut bien garder quelques bouteilles. Si ça s'trouve il aimera pas. Et puis là, c'est thérapeutique, pour nous r'mettre.

— Juste un verre alors et on y va, je suis pressé d'arriver.

Elias n'avait jamais mis les pieds en montagne. L'idée même ne lui était probablement jamais venue à l'esprit. Il ne connaissait rien de cet univers, rien d'autre que ce que dévoilait la photo du calendrier de la poste qui était accroché dans la cabine du bateau, représentant des sommets enneigés derrière un chalet de bois brun, fleuri de géraniums. Je n'étais pas un habitué des Alpes non plus mais j'avais effectué quelques-unes de mes plus belles navigations en Antarctique. Après plusieurs années sur des porte-conteneurs, j'avais décroché le commandement d'un navire océanographique. Régulièrement nous prenions une quinzaine de passagers, qui se mêlaient aux scientifiques pour des croisières au départ d'Ushuaia. Pendant près de dix ans j'avais parcouru l'Antarctique de la Terre de Graham à la Georgie du Sud. Sans doute les années les plus enrichissantes

de ma vie. La découverte de ces îles avait été une révélation. Je ne m'étais jamais senti aussi vivant que lors de ces navigations et des escales dans les abris de ces îles montagneuses. J'aimais les visites des anciennes stations baleinières ou scientifiques. Chaque objet, chaque cabane, chaque outil trouvé me transportait vers les hommes qui les avaient utilisés pendant leurs longs mois d'exil, nullement préparés à vivre sur ces terres inhospitalières. Percevaient-ils la beauté des lieux ou bien cette nature n'était-elle qu'un ennemi hideux avec lequel il fallait composer pour gagner sa vie ? Les plages de sable noir, d'origine volcanique, accueillent d'impressionnantes colonies de manchots, d'otaries à fourrure ou d'éléphants de mer et des oiseaux par milliers. L'odeur d'ammoniac est violente à leur approche. Je me souviens avoir été surpris la première fois. La biodiversité de ces régions dépasse celle des îles des Galápagos. La mer est d'un bleu sombre ou laiteux, suivant l'inclinaison du soleil. Les montagnes laissent échapper de puissants glaciers qui glissent avec lenteur jusqu'à la mer. Des touffes de Tussack, d'un vert lumineux sous le soleil, apportent des touches de couleurs à ces paysages de bout du monde. J'avais aimé l'isolement et le sentiment d'être hors du temps.

En revenant vers la camionnette je trouvai Elias assis sur une caisse. Il avait ouvert quelques huîtres. Un fourgon de gendarmerie était garé sur le parking. Deux gendarmes se tenaient à sa hauteur : un debout et l'autre assis à l'arrière de la camionnette, nullement incommodés par son odeur.

— Dis donc, tu saurais pas où sont les papiers du fourgon ? J'ai regardé dans la boîte à gants mais j'ai rien trouvé. Alors en t'attendant, j'ai proposé un verre et quelques huîtres à ces messieurs.

De toute évidence, personne n'avait songé aux papiers du véhicule. Sentant les ennuis arriver, je m'étais lancé dans une

fouille méthodique que je savais vaine. Pendant ce temps j'entendais Elias relater notre naufrage aux gendarmes. Il avait sorti les articles de presse montrant le bateau retourné quille en l'air dans une mer démontée et moi qui patageais au milieu de ce dramatique tableau. Les photos avaient été prises depuis l'hélicoptère de la marine. Elles étaient terrifiantes et j'avais beaucoup de mal à les regarder. Mais Elias les commentait avec la même simplicité que s'il avait reçu un prix de mérite agricole à une foire de village. J'arrêtai mes recherches et l'écoutai. Il interrompit un moment son récit et entreprit d'ouvrir une nouvelle série d'huîtres et une autre bouteille. Son tour de main faisait sensation auprès des gendarmes. Puis il m'appela :

— Patron, viens donc trinquer avec nous. Tu chercheras plus tard.

Il sortit une deuxième caisse pour le gendarme debout et une autre pour moi. Nous nous sommes retrouvés tous les quatre, un verre à la main, dégustant les huîtres de Louis en écoutant Elias reprendre le fil de son histoire. Quand il eut terminé il n'était plus question des papiers de véhicule. Elias tutoyait les gendarmes. Le plus grand nous expliqua que lui aussi avait fait naufrage, il y a deux mois. Sa femme était partie et lui avait laissé les deux gamins, des garçons. Enfin, il gardait la tête hors de l'eau. Son récit terminé, ils nous serrèrent la main et nous souhaitèrent bonne route.

Elias rentra les caisses, jeta les coquilles vides sur le parking et prit la place du passager.

— Ils sont bien sympas les gars par ici. C'est de bon augure pour les vacances.

Je ne répondis rien et l'observai avant de mettre le contact. Elias était ainsi, simple et spontané. Il abordait les gens comme des marins de passage sur le quai d'un port ou au coin d'un bar. Il les tutoyait d'emblée, sans aucune discrimination ou

arrière-pensées. Je connaissais Elias depuis toujours. Nous pêchions ensemble depuis que j'étais revenu au pays, c'est-à-dire depuis près de cinq ans. Il était d'humeur égale en toutes circonstances. Son visage était tanné par le froid, le soleil, les embruns et le vent, mais ne laissait pas deviner ses soixante-trois ans. Il avait travaillé sur bon nombre de navires et avait connu les longues campagnes de pêche qui enferment les marins dans la promiscuité des petits navires, le manque de sommeil et un travail épuisant. Ses mains étaient zébrées de crevasses noires et ses larges épaules habituées à manipuler sept tonnes de matériel à chaque marée. Une casquette à visière en toile bleu marine était constamment à poste sur sa tête. Il la relevait sans cesse d'un geste sec, soulignant ainsi les points principaux et déterminants de sa conversation et celle-ci manquait rarement de piquant.

Nous avons repris la route au moment où les averses redoublaient d'intensité. Dès la sortie de l'autoroute, un long ruban d'asphalte brillant d'humidité, et tortueux comme un nid de serpents, nous attendait pour nous hisser jusqu'au hameau où nous devons prendre villégiature.

